



JEAN-FRANÇOIS KAHN
JOURNALISTE ET ESSAYISTE

Le 17 octobre 1961, des manifestants algériens furent massacrés à Paris par la police. Soixante ans plus tard, la droite française continue d'affirmer que toute repentance est un coup porté à la patrie.

Histoire d'un crime

“

La France, toutes sensibilités confondues – sauf Eric Zemmour –, a généralement consenti à réprover le massacre de la Saint-Barthélemy, les dragonnades de Louis XIV ou les noyades de Nantes par des ultras révolutionnaires de 1793. Le bon sens et la morale auraient voulu, exigé même, qu'il en fût de même pour le massacre d'Algériens qui endeuilla la région parisienne le 17 octobre 1961 et que la reconnaissance du crime, articulé à sa réprobation posthume, bénéficiât donc d'un consensuel assentiment.

Au lieu de quoi, l'initiative réconciliatrice du président Macron a fait hurler la droite, qui continue à excuser, sinon à entériner l'ignoble forfaiture et a fait réagir négativement la gauche radicale, qui eût voulu qu'a posteriori, on inculpe le général de Gaulle pour crime contre l'humanité.

Que s'est-il passé en ce jour fatal ? J'y étais. Je suis même le seul journaliste encore vivant qui eut à couvrir cette tragédie.

Le gouvernement, dirigé par Michel Debré, et sur proposition du préfet de police Maurice Papon, en réaction à l'intensification des violences liées aux incidences de la guerre d'Algérie dans la capitale et en banlieue, avait décidé un couvre-feu dès 20 h 30 qui ne touchait que la population musulmane d'origine algérienne.

En réplique, la fédération parisienne du FLN, le parti nationaliste contre lequel la France se battait encore (la paix n'interviendra que six mois plus tard), appela à une manifestation « pacifique » de protestation.

En famille, avec femmes et parfois enfants

Pacifique, elle l'était en effet. Je la rejoignis sur les Grands Boulevards au niveau du cinéma le Grand Rex. Im-

Ce qui était inavouable, c'est qu'il ne s'agissait pas de manifestants tués à chaud au cours d'affrontements avec la police, mais d'individus assassinés après coup, à froid

pression étrange. On était venu en famille avec femmes et parfois enfants, sans pancartes ni banderoles, parfois endimanchés. On était presque joyeux, parce que c'était la première fois qu'on manifestait depuis l'intensification de la guerre et qu'en provenance de Nanterre et des bidonvilles de Seine-Saint-Denis, on était parvenu jusque-là, au cœur de la capitale.

C'est alors que la police chargea. Brutalement. Furieusement, même, faisant valser à rythme continu ses très

longues matraques plombées qu'on appelait des « bidules ». Et, à mesure qu'elle faisait exploser la cohorte plutôt placide de manifestants, elle en embarquait par centaines qu'elle entassait dans ses fourgons (en revanche, il n'y eut, sur place, aucune victime, à l'exception d'un Français qui sortait du cinéma).

J'appris, alors, que certains raflés étaient dirigés, faute de Vel d'Hiv qui venait d'être démoli, vers le Palais des Sports de la porte de Versailles où habitait ma mère. Je guettais leur sortie. Spectacle épouvanté. La plupart, les vêtements déchirés, du sang sur le visage, bras pris en écharpe dans leur manteau, affichait les symptômes de sérieux passages à tabac. Mais, là non plus, je ne fus pas témoin de mort d'hommes.

C'est deux jours plus tard qu'un ami photographe, à côté duquel j'avais fait le coup de poing contre l'extrême droite à la Sorbonne, Elie Kagan, me téléphona pour me dire qu'il avait des documents terribles à me montrer. Il s'agissait des corps de noyés retrouvés dans la Seine ou de cadavres de pendus dans les forêts environnantes. Des manifestants liquidés ou achevés par les forces de police, m'affirma-t-il.

Mais ces photos valaient-elles preuves ? Je téléphonais donc à l'un des responsables du syndicat majoritaire de la police, avec lequel j'avais tissé des liens. Il ne chercha pas à nier les faits. Il fut direct : oui, des actes absolument terribles se sont déroulés, m'affirma-t-il.

Je poursuivis mon enquête. Ce qui ne servit strictement à rien, puisque le journal auquel je collaborais, de tendance droite gouvernementale, refusa obstinément de consacrer la moindre ligne à cette inqualifiable tuerie. Ce fut le cas, d'ailleurs, de la grande presse en général. Ce qui était inavouable,

c'est qu'il ne s'agissait pas de manifestants tués à chaud au cours d'affrontements avec la police, mais d'individus assassinés après coup, à froid. Un massacre, effectivement. Une ratonade ! A laquelle participèrent, outre des policiers chauffés à blanc par Papon (certains avaient été victimes d'attentats), des éléments infiltrés proches de l'extrême droite OAS et, aussi, quelques « calots bleus », des supplétifs algériens anti-FLN recrutés par Papon.

La police de Maurice Papon

Plus tard, à l'occasion d'une mission parlementaire en Chine maoïste, j'eus l'occasion d'interpeller le dénommé Papon. Il avait déjà trois tueries à son passif, sans compter l'affaire Ben Barka et, ce que j'ignorais à cette époque, la déportation de Juifs qu'il organisa à la préfecture de Bordeaux, en 1943.

Ce qu'il me répondit ?

« Ce sont des Arabes qui se sont assassinés entre eux. »

Combien de tués ? Non pas deux cents, comme l'extrême gauche, qui n'est pas à une surenchère près, le récrite, mais, selon tous mes recoupements, une soixantaine. Chiffre énorme, impensable.

Imagine-t-on l'émoi, l'effroi universel, aujourd'hui, si soixante Caucasiens étaient tués à l'issue d'une manifestation contre un couvre-feu à Moscou ?

Mais, comme le martèle la droite : toute repentance est un coup porté à la patrie.

Après quoi, elle exige qu'on demande pardon pour le lâchage des Harkis et même pour les exactions commises par les Républicains contre les Chouans pendant la guerre de Vendée. Quand elle n'accuse pas le pouvoir russe de refuser de regarder son passé criminel en face. Alors que ce refus, elle l'exige du pouvoir français !

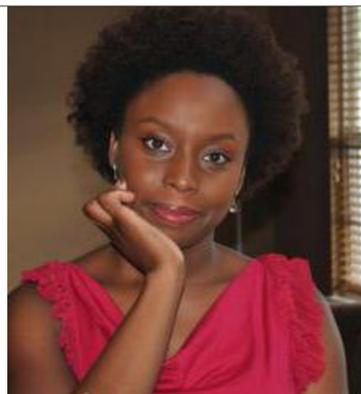


CE MERCREDI, LA « LETTRE DE LA CITY » DE MARC ROCHE, JOURNALISTE



Cette scène où on voit une femme faire publiquement voir ses cheveux dans un cadre injonctif (spontané ou préparé) est d'un racisme, d'un sexisme. « Montrez-nous ce que vous consentez à faire de votre corps sous nos yeux et nous verrons ce que nous consentons à faire de vous. »

Kaoutar Harchi sociologue, écrivaine



L'Amérique exporte ses problèmes. Le reste du monde les importe et les fait siens

Chimamanda Ngozi Adichie Ecrivaine

”

ABONNÉS



« Squid Game : miroir du jeu migratoire européen »

En matière de sadisme, la politique migratoire européenne n'a rien à envier à la série à succès Squid Game, affirmant dans une carte blanche, accessible sur notre site, Philippe Lamberts, Saskia Bricmont, Damien Carême et Simon Moutquin.